

**INTERVIEW DE M. CHARLES KUENTZ**

**4 JUILLET 2003**

Propos recueillis au domicile de Monsieur KUENTZ, par M. Serge TILLMANN, proviseur adjoint du lycée Jean-Jacques Henner d'Altkirch, M. François SCHERR, Directeur départemental de l'ONAC du Haut-Rhin et Mlle Muriel BURGER, assistante-mémoire de l'ONAC du Haut-Rhin, en présence du fils et de la fille de M. KUENTZ.

Mobilisé en 1916 à l'âge de 19 ans, Monsieur Charles KUENTZ a suivi une courte formation de base au camp de Jüterbog en Allemagne. Il a ensuite été affecté dans un régiment d'artillerie de campagne en Russie. En 1917, son régiment a été transféré en France, où il a combattu jusqu'à la fin de la guerre. Monsieur KUENTZ avait un grade de sous-officier canonnier. Il a parfois été chargé des transmissions.

M. SCHERR : Comment avez-vous ressenti ce questionnaire (ndlr : la trame de l'interview a été communiquée à M. KUENTZ quelques jours avant le rendez-vous) ?

M. KUENTZ : Comme je suis un des derniers combattants de la Grande Guerre encore en vie, j'accepte de témoigner. Je considère cela comme l'un de mes devoirs pour que la Mémoire demeure.

Mme KUENTZ : Je voudrais rappeler que mon père a déjà accepté de témoigner à plusieurs reprises. Le dernier témoignage en date a été effectué devant une classe de 3<sup>ème</sup> de l'Institut de l'Assomption de Colmar le 20 novembre 2002. Il s'est avéré que les élèves de cette classe ont été très impressionnés de rencontrer un ancien combattant de la Première Guerre mondiale.

M. TILLMANN : Comment avez-vous ressenti votre mobilisation lors de la Grande Guerre ? Quels sentiments vous animaient ?

M. KUENTZ : Cela ne m'a pas réjoui. D'ailleurs, je ne suis pas pour les guerres, car il n'y a pas de guerre sans morts. Mais je n'avais pas le choix, il fallait que j'obéisse aux ordres.

M. TILLMANN : Dans votre histoire familiale, comment la guerre de 1870 était-elle véhiculée ?

M. KUENTZ : Je n'ai pas connu mon grand-père. Mon père a changé cinq fois de nationalité. Il est né français en 1864, est devenu allemand après la guerre de 1870, est redevenu français après la guerre de 1914-1918, est redevenu allemand en 1940 car l'Alsace a alors été annexée à l'Allemagne, puis est à nouveau français après 1945. Il est décédé en 1956 à l'âge de 93 ans. Moi-même j'ai changé quatre fois de nationalité.

Mme KUENTZ : Mon père a eu une enfance particulière. Il est né le 18 février 1897 à Ranspach (Haut-Rhin). Son père a été muté en Lorraine et il a perdu sa mère à l'âge de quatre ans. Il n'avait aucune famille proche en Lorraine. Mon père a donc vécu en vase clos et à l'âge de onze ans, son père l'a placé en internat au collège de Metz. Il n'avait donc pas beaucoup de relations extérieures et n'a jamais pu entendre des conversations, tel que cela se produit dans les autres familles (entre oncles, tantes...). Il n'a donc pas eu écho de la guerre de 1870.

M. TILLMANN : Du point de vue de l'instruction civique donnée à l'école, le fait d'être mobilisé n'était-il pas considéré comme un acte de patriotisme ?

Mme KUENTZ : Mon père faisait ses études au collège à Metz, mais a été incorporé allemand. Il n'a pas eu cette motivation qui a poussé certains jeunes à s'enrôler dès 17 ans. On peut dire qu'il a été un des premiers incorporés de force.

Mlle BURGER : Y a-t-il un souvenir précis que vous gardez de cette guerre, un moment heureux (ou moins heureux) que vous avez vécu et que vous avez toujours eu en mémoire ?

M. KUENTZ : La mort d'un camarade, tué derrière moi lorsque nous devions fuir dans les tranchées, m'avait fortement traumatisé.

La mort à laquelle j'ai moi-même échappé lorsque je suis tombé dans un marais en Russie m'a également marqué. C'est un camarade qui m'a sauvé la vie.

Je n'ai non plus jamais oublié la permission que l'on m'a refusée parce que j'étais Alsacien.

Mme KUENTZ : Le camarade mort, auquel mon père a fait allusion, a été tué dans les Flandres. L'accident dans le marais russe lui est arrivé alors qu'il revenait de mission, à la nuit tombante. Mon père ne se souvient plus du nom de son camarade mort ou de celui qui l'a extirpé du marais où il s'enfonçait. Il fait partie de cette catégorie d'anciens combattants qui ont préféré ne plus parler de la Première Guerre mondiale pour mieux en oublier les atrocités. Il regrette néanmoins de ne pas avoir tenu un journal.

M. KUENTZ : Oui, je regrette de ne pas l'avoir fait, car aujourd'hui je ne me souviens plus des détails. J'ai gardé quelques souvenirs, telle que la permission qui ne m'a pas été accordée parce que j'étais Alsacien.

M. TILLMANN : Comment avez-vous appris que l'Armistice était signé ? Quelle a été votre réaction ? Avez-vous pu l'exprimer ouvertement ?

M. KUENTZ : Au moment de l'Armistice, j'étais en mission au front près d'Anvers. On m'a téléphoné de rejoindre le régiment. Ma réaction a été une grande joie car cet armistice signifiait pour moi la fin de toutes ces atrocités de guerre supportées depuis deux ans et demi : le froid, la pluie, la boue et la mort que l'on côtoyait tous les jours. Ma situation n'en demeurait pas moins spéciale, étant donné que je n'avais aucun camarade alsacien ou lorrain avec moi.

Mme KUENTZ : Mon père était isolé dans son régiment. Il n'a donc pas pu discuter de l'Armistice, encore moins partager sa joie de voir cette guerre terminée avec un autre Alsacien incorporé comme lui dans l'armée du Kaiser.

Mlle BURGER : Quand et comment êtes-vous retourné dans votre famille en Alsace ?

M. KUENTZ : Après avoir eu l'ordre de rejoindre mon régiment, j'ai rencontré en route une colonne de voitures de soldats se dirigeant vers l'Allemagne. Je me suis joint à eux. Arrivé à Aix-la-Chapelle, j'ai constaté un vrai désastre, une sorte de révolution. Les soldats s'arrachaient les épaulettes. Voyant tout cela, je me suis dit que cela me suffisait et j'ai décidé de rentrer directement à la maison, heureux que cette horrible guerre soit terminée. Ultérieurement, on m'a envoyé le livret militaire dans lequel était marqué que je n'avais pas droit à la prime de démobilisation, n'ayant pas rejoint mon régiment.

M. SCHERR : Le fait que Monsieur KUENTZ n'ait pas rejoint son régiment après l'Armistice représente un véritable acte de défiance.

Mlle BURGER : Après votre retour, vous a-t-on reproché d'avoir combattu dans l'armée du Kaiser ?

M. KUENTZ : Non, personne ne m'a fait des reproches. Tout le monde était content que la guerre soit terminée. On fêtait partout, les gens étaient heureux. En Alsace-Lorraine, nous étions du côté des vainqueurs. Nous étions redevenus français.

Mlle BURGER : Avez-vous conservé des objets en souvenir de cette guerre ? Si oui, de quelles sortes ?

M. KUENTZ : Non, je ne voulais plus rien voir ni savoir. Je n'en parlais pas pour mieux oublier ce cauchemar qu'était la Grande Guerre. C'est la raison pour laquelle mes souvenirs sont aujourd'hui avec mon grand âge très limités. Il n'y a que trois objets que j'ai ramené de la guerre et auxquels je tiens beaucoup :

- 1) une médaille du Sacré-Cœur que l'orfèvre chez lequel je logeais lors d'un repos à Lille m'avait doré.
- 2) le chapelet de ma maman, qui est décédée lorsque j'avais quatre ans.
- 3) une statuette de la Trinité en porcelaine que j'ai trouvée dans les gravats après un bombardement et que je portais avec moi dans mon paquetage.

M. TILLMANN : Les trois objets que vous avez conservés ont tous trait à la religion. Est-ce que la religion est importante pour vous ?

M. KUENTZ : Oui, j'y tiens beaucoup car elle m'a aidé.

Mme KUENTZ : Mon père va encore actuellement à la messe tous les dimanches matin à l'église Saint François.

M. TILLMANN : est-ce que vous aviez le droit de prier pendant la guerre ?

M. KUENTZ : Oui, il n'y avait pas de restriction. De toute façon, j'avais toujours le chapelet sur moi, mais personne ne le savait car je le gardais sous l'uniforme.

M. TILLMANN : Si vous aviez un message à délivrer sur cette guerre à la génération présente et aux générations à venir, quel serait-il ?

M. KUENTZ : A la génération présente, je dirai : " Continuez les commémorations, soyez les passeurs de la mémoire de la Grande Guerre, car cette tragédie ne devra jamais être oubliée,

sinon vous risquez de la reproduire. Cultivez ensemble la mémoire de tous les morts. Cela conduit à la réconciliation et à un engagement commun pour la paix ”.

Aux générations futures, je dirai : “ Soyez les messagers de la paix. Cultivez la tolérance, n’oubliez jamais que c’est grâce au sacrifice de ces milliers de soldats morts "au champ" de bataille que l’Europe a pu se créer. Continuez à la consolider afin qu’un jour la paix puisse devenir durable. C’est cela mon vœu le plus cher. Ainsi tous ces sacrifices n’auront pas été vains ”.

M. SCHERR : En 2004, nous commémorerons le 90<sup>ème</sup> anniversaire du début de la Première Guerre mondiale. Qu’en pensez-vous ?

M. KUENTZ : J’aurai 107 ans. J’espère que je pourrai encore être avec vous pour le fêter ensemble. J’ai une grande espérance (*pires*).

Mme KUENTZ : Actuellement, mon père assiste tous les ans à la commémoration de la bataille de la Marne.

Mlle BURGER : Nous passons maintenant à votre vie de soldat. De quoi était fait votre quotidien ? Que faisiez-vous lors des périodes où il n’y avait pas de combat ?

M. KUENTZ : En dehors des combats qui étaient parfois très violents, on réparait les abris, on consolidait les tranchées, parfois il fallait même tout reconstruire, et l’on vivait dans des conditions très précaires. En automne, lors des périodes de pluie, on pataugeait dans la boue, mouillé jusqu’aux os. La vie des soldats était vraiment très dure à supporter. Dans les moments de calme, on écrivait à la maison pour donner des nouvelles et montrer qu’on était encore en vie. C’est avec impatience qu’on attendait les nouvelles de la maison et les colis avec les vivres, car la nourriture était par moment précaire et peu variée. Moi-même j’étais très gâté par mon père qui m’envoyait autant de colis que possible, dont je partageais le contenu (jambon, saucissons secs, pain...) avec mes camarades. C’était de petites joies qu’on savait apprécier et qui nous unissaient.

M. TILLMANN : Est-ce que vous avez vécu les choses différemment d’un front à l’autre ?

M. KUENTZ : Oui, c’était très différent d’un front à l’autre. J’ai été mobilisé en Russie durant l’hiver 1916. On voyait parfois les Russes pas très loin de nous. Ça tirait, mais c’était supportable. En 1917, mon régiment a été "muté" en France. Là j’ai pris part à tous les combats jusqu’à l’Armistice : en Champagne, dans les Flandres... On avait les Anglais en face de nous. Ils occupaient le mont Kemmel, ils nous observaient de loin, puis ils nous bombardaient. Je possède d’ailleurs deux photos qui montrent une de nos positions avant et après un bombardement britannique.

Mme KUENTZ : En Russie, le front était calme à cause du terrible hiver de 1916, durant lequel les températures atteignaient parfois -40°C. Mon père ne se rappelle plus aujourd’hui du froid qu’il a ressenti à cette époque.

Mme KUENTZ et M. KUENTZ, fils : Dans le temps, notre père nous racontait même qu’il avait entendu hurler les loups en Russie.

M. TILLMANN : Est-ce que vous aviez un masque à gaz ?

M. KUENTZ : Oui, j'en avais un contre le " Gelbgas ", mais il n'a pas beaucoup servi. J'étais aussi observateur. Je montais jusqu'en haut des cheminées des hauts-fourneaux et quand je voyais les Anglais il fallait vite redescendre par l'intérieur des cheminées. Au sommet de ces cheminées, ça balançait à cause du vent.

Mlle BURGER : Etiez-vous bien informé de la situation sur le front ?

M. KUENTZ : Non, on ne nous informait pas beaucoup. On ne recevait que les ordres de ce qu'il y avait à faire.

M. TILLMANN : Est-ce que votre père vous joignait un mot, une carte postale aux colis qu'il vous envoyait ?

M. KUENTZ : Je ne m'en souviens plus. Du moment qu'il y avait quelque chose à manger dans le colis, c'était l'essentiel (*rires*).

Mlle BURGER : Quels étaient vos rapports avec la population locale ?

M. KUENTZ : Mes rapports avec la population étaient très bons. Je partageais souvent le pain que mon père m'envoyait dans ses colis avec les civils. Lors des repos, on logeait chez l'habitant. Comme je parlais le français (que j'ai appris au collège de Metz), j'ai toujours été bien reçu.

Mme KUENTZ : Mon père était un des seuls soldats de l'armée allemande à pouvoir parler le français. Les autres Alsaciens mobilisés parlaient l'allemand.

M. KUENTZ : J'étais aussi une fois en repos dans une brasserie à Pipé en Belgique, où résidait une veuve avec ses trois filles, Sénone, Fernande et Claire.

M. TILLMANN : Etant donné que vous n'avez pas eu de permission en Russie, n'avez-vous pas été en contact avec la population russe ?

M. KUENTZ : Sur le chemin me menant au front russe, j'ai logé une nuit dans une baraque avec un toit de paille et un sol en terre battue. Dans un coin il y avait le fourneau avec toute la famille autour. J'étais installé au milieu de la baraque, sur le sol. Le lendemain matin quand je me suis réveillé, ça me piquait de partout.

Mlle BURGER : Quelles étaient vos relations avec les soldats allemands de votre régiment ? Des différences étaient-elles faites entre eux et vous, en raison de votre origine alsacienne ?

M. KUENTZ : Dans ma compagnie j'étais le seul Alsacien. De ce fait, j'essayais de maintenir de bonnes relations (partage fraternel du contenu des colis qu'il recevait de son père...). Une seule fois, à la caserne de Jüterbog où je faisais mes exercices, un camarade allemand m'a provoqué parce que j'étais Alsacien. Mais je l'ai tout de suite remis en place en lui lançant une de mes bottes que j'étais en train de cirer et l'affaire était réglée.

Par ailleurs, on m'a refusé les permissions parce que j'étais Alsacien. Mon régiment était une fois en repos. Un soir, le vagemestre nous a fait savoir que le lendemain matin on retournerait au front. Après l'appel, je suis allé le voir pour lui dire que je refusais d'y retourner. Il m'a regardé d'un air ahuri en me disant : " Je crois que vous êtes devenu fou. Ne savez-vous pas ce qui vous attend ? La désobéissance devant l'ennemi est punie par la mort ". Je lui ai répondu :

“ Je le sais, mais je fais appel au Kaiser, je m’appuie sur ses dires ” et je lui ai montré le livret militaire dans lequel était inscrit : "Le Kaiser ne connaît pas de parti, tous ont les mêmes devoirs et les mêmes droits". “ Les devoirs, je les remplis, mais les droits on me les refuse parce que je suis Alsacien. Voilà maintenant plus d’un an que je suis au front et je suis le seul à ne pas avoir eu de permission ”. “ Allez chez le capitaine ”, m’a répondu le vaguemestre. J’y suis allé. Il a voulu connaître la raison de mon refus de retourner au front. Il m’a écouté longuement. A la fin il m’a tapé sur l’épaule en disant : “ Je vous conseille de retourner au front. Je ferai mon possible pour que vous puissiez aller en permission ”. Peu après je l’ai obtenue. A mon retour, j’ai dû apprendre que le régiment avait subi des pertes en hommes et en matériel. Mon audace m’a peut-être sauvé la vie.

Mlle BURGER : Avez-vous connu une forme d’esprit de fraternité entre les soldats français et les soldats allemands ? Existait-il une certaine forme de partage du quotidien entre les deux camps, une entraide dans des moments particuliers ?

M. KUENTZ : Comme j’étais dans l’artillerie, cela n’était pas possible (car trop éloigné du front). D’après ce qu’on raconte, l’esprit de fraternité existait dans l’infanterie. (Mme KUENTZ relate d’un fait de fraternité survenu dans l’infanterie dont elle a entendu parler : les Français et les Allemands se trouvant de part et d’autre d’un fossé où ils venaient puiser l’eau, il arrivait que les adversaires s’échangent des poignées de mains.)

M. TILLMANN : Est-ce que les gens fêtaient le 14 juillet avant et pendant le conflit ?

M. KUENTZ : Quand mon père a été muté près de Château-Salins en Lorraine, les gens allaient toujours à Nancy pour fêter le 14 juillet.

M. TILLMANN : Est-ce que vous vous rappelez des premières commémorations du 11 novembre ?

M. KUENTZ : Oui, mon père sortait toujours le drapeau.

M. TILLMANN : Lorsque M. KUENTZ renouvelle ses papiers administratifs, doit-il encore présenter son certificat de réintégration à la France ?

Mme KUENTZ : Pour la carte nationale d’identité, ce certificat lui est encore demandé.